gouverneurs des provinces, les présidents et avocats généraux des parlements et autres cours de justice, le gouverneur de la Bastille, les évêques, les corps municipaux, etc., par G.-B. Depping (Imprimerie nationale, 1850 et suiv., 4 vol. in-4°). Cet ouvrage, qui fait partie de la collection des documents inédits sur l'histoire de France, publiés par les soins du ministre de l'instruction publique, a une importance historique qui ne saurait être contestée. Les grandes mesures d'administration publique, par lesquelles s'est illustré le gouvernement de Louis XIV, sont suffisamment connues par les édits, les déclarations, les lettres patentes et les arrêts du conseil, dans lesquels elles ont été formulées et promulguées. Mais les actes destinés à la publicité ne suffisent pas pour faire connaître l'esprit et la marche du gouvernement. Si l'on veut juger l'application et la mise à exécution de ses ordres, les principes que les dépositaires du pouvoir pratiquaient et inculquaient aux fonctionnaires publics, l'esprit qui animait ceux-ci, les obstacles de toute espèce qui venaient entraver les mesures administratives, l'état matériel et moral des diverses classes de la nation, il faut consulter les actes particuliers émanés de ce gouvernement, et sa correspondance avec les fonctionnaires et avec des hommes influents de divers Etats. C'est là qu'on apprend à connaître ce que l'administration avait de bon et de défectueux; c'est en examinant ces documents qu'on parvient à se former une idée juste de l'état des choses d'alors. Comme ces pièces ne devaient pas être publiées, on est fondé à croire qu'elles exprimaient la véritable pensée du gouvernement, et qu'elles lui faisaient connaître la vérité, trop souvent déguisée dans les actes livrés à la publicité. Il nous reste, pour le règne de Louis XIV, des portions assez considérables de la correspondance des secrétaires d'Etat avec les intendants et gouverneurs des provinces, les chefs des parlements, les évêques et les corps municipaux. A l'exemple de Colbert, chaque secrétaire d'Etat faisait inscrire, dans des registres pourvus de tables, tous les actes émanés de son département; de plus, il recueillait et faisait classer les rapports, mémoires et lettres qui lui étaient adressés. Ces recueils, dont plusieurs méritent de servir de modèles aux administrateurs publics de tous les temps, offrent aujourd'hui des lacunes regrettables. Ainsi la Bibliothèque impériale n'a des dépêches de Colbert, sur les matières de finances, que celles qu'il a écrites de 1678 à 1683; les années précédentes (1663 à 1667) manquent complétement. Les dépêches de ce ministre, sur les affaires de commerce et d'industrie, dont la Bibliothèque impériale n'a qu'un seul volume, se retrouvent heureusement presque entières aux archives de la marine. Les lettres des fonctionnaires, adressées à Colbert, forment une collection considérable, conservée à la même bibliothèque, sous le nom de *Volumes verts.* Il y manque les lettres écrites pendant les dernières années du ministère et de la vie de cet homme d'Etat. Les registres du secrétariat de la maison du roi, d'autant plus précieux que les actes qu'ils contenaient étaient destinés à rester secrets, sont à peu près intacts; ils comprennent, pour le seul règne de Louis XIV, 56 vol. in-fol., déposés aux Archives nationales. D'autres collections, qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque impériale, et qui sont connues sous les noms des *Cinq cents* de Colbert, des *Mélanges* de Colbert, des *Mélanges* de Clairambault, offrent aussi des documents d'un grand intérêt. Les registres des archives de la marine renferment, par ordre chronologique, les dépêches expédiées par Colbert et ses successeurs relativement aux affaires de la marine, du commerce extérieur, du Levant, des consulats. Les registres où le comte de Pontchartrain, chancelier de France, a fait inscrire, dans le plus grand ordre, toutes les lettres émanées de sa chancellerie, sont conservés en entier à la Bibliothèque impériale, en 15 vol. in-fol. On y trouve aussi les copies des décisions rendues par cet homme d'Etat sur l'administration de la justice, recueil très-riche en renseignements pour l'histoire de cette administration, pendant les quatorze dernières années du règne de Louis XIV. Il y faut joindre la *Correspondance* originale d'Achille de Harlay, d'abord procureur général, puis premier président du parlement de Paris, formant 27 vol. et liasses in-fol., déposés dans la même bibliothèque. Les rapports de la police, au sujet de la conversion forcée des huguenots, ne sont pas une des parties les moins intéressantes des papiers de Harlay. Ils ont leur complément dans les papiers de La Reynie, où il n'est question que des affaires des protestants. (Bibliothèque impériale, 6 vol. in-fol.)

Telles sont les principales sources où M. Depping a puisé, avec un discernement guidé par un savoir solide et étendu. Une introduction, placée en tête du premier volume, fait très-bien ressortir la valeur des documents recueillis, et résume la plupart des renseignements historiques qu'on peut y trouver. Les recherches du lecteur sont rendues faciles par une table et un sommaire analytique de toutes les pièces publiées. Le tome Ier du recueil contient les pièces relatives aux états provinciaux et aux affaires municipales et communales. Le tome II comprend ce qui a rapport à l'administration de la justice, aux affaires du parlement et autres corps judiciaires, à la police publique et secrète, aux galères. Le tome III renferme les documents qui intéressent les finances, le commerce et l'industrie. Dans le tome IV sont réunies les pièces concernant les travaux publics, les affaires religieuses et ecclésiastiques, les protestants, les suites de la révocation de l'édit de Nantes, la littérature, les sciences et les arts. Il n'est pas besoin de faire ressortir l'utilité et l'importance de cette publication, patronée par l'Etat. Si nous avons analysé de préférence les documents originaux plutôt que le recueil de M. Depping, c'est qu'il était essentiel de faire connaître toutes les sources où l'historien et l'érudit, l'homme spécial, peuvent encore puiser avec profit.

Correspondance de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du régent. On connaissait déjà une partie de ces lettres avant leur traduction complète de l'allemand et leur publication, par M. G. Brunet (1854, 2 vol.); mais on était loin d'apprécier la valeur historique de cette curieuse correspondance, qui complète et rectifie les *Mémoires* de Saint-Simon. Ces deux témoignages nous montrent le règne de Louis XIV, jugé par deux écrivains, sous le véritable jour qui lui convient. La prévention, l'enthousiasme sont choses impossibles. Leur partialité même ne saurait leur être reprochée, car ils ont cru et voulu dire la vérité.

Comme auteur, la princesse palatine est connue de vieille date. C'est un historien piquant, instruit de beaucoup de particularités, et qu'on aime à lire, même quand on ne la croit pas toujours. Ses lettres, anciennes ou inédites, ont du mouvement; ses récits sont animés; ses contes, fort amusants, ne sont pas toujours authentiques; mais elle ne se trompe que de bonne foi. Elle parle sincèrement d'autrui, puisqu'elle se juge sévèrement. Voici son portrait tracé par elle-même : « Il faut, écrit-elle à sa sœur (elle avait quarante-six ans), que vous ne vous souveniez guère de moi, si vous ne me rangez pas au nombre des laides; je l'ai toujours été, et je le suis devenue encore plus des suites de la petite vérole; ma taille est monstrueuse de grosseur; je suis aussi carrée qu'un cube; ma peau est d'un rouge tacheté de jaune; mes cheveux deviennent tout gris, etc. »

Devenue la femme de Monsieur, dont Saint-Simon a laissé un portrait peu flatteur, la princesse palatine reste Allemande de cœur. En parlant de l'Allemagne, elle dit *chez nous.* Elle n'est Française que d'extérieur. Cette disposition la rend chagrine, sévère pour les gens qui l'entourent. Mais, cette réserve faite, elle observe et peint fidèlement le monde corrompu au milieu duquel elle vit. On voit, par ses lettres, que la dépravation attribuée à la régence remonte bien plus haut, à la *révocation:* elle embrasse toute la seconde moitié du grand règne. La régence ne fut qu'une révélation, une suite. Aussi toutes les lettres de Madame sont-elles, à peu de chose près, également sévères pour les contemporains. A la date de 1697 et 1708, elles confirment le déplorable témoignage de Bourdaloue, tonnant du haut de la chaire contre l'affreux progrès de ces désordres sans nom, dont Monsieur tout le premier donnait l'exemple. La corruption commune inspire à Madame une tristesse croissante, à mesure qu'elle y voit entraînés les objets les plus chers de sa tendresse. Tout scandale devient alors pour elle une affliction et une honte. Dans son âme généreuse, tout sentiment élevé devient une source d'humiliation et de chagrin. Sa destinée fut de ne pouvoir estimer aucun de ceux qu'il était de son devoir de chérir, ni son mari, ni son fils, ni ses petites-filles. Louis XIV seul fait exception à cette règle. Elle raconte sa fin avec une éloquence touchante. Mais ses larmes françaises durent moins que ses douleurs d'outre-Rhin. Tous les membres de cette famille royale se détestent et se haïssent cordialement. Et la raison de ces inimitiés violentes entre princes et princesses du même sang, Madame nous la donne : « C'est qu'ils ne valent rien du tout. » L'intérieur des ménages, surtout dans la classe la plus haute, n'est pas plus édifiant. Ces gens, qui n'ont d'affection ni pour leurs parents ni pour leurs femmes, aiment le jeu avec rage. C'est un délire, une frénésie, un fléau. En 1675, on est obligé de défendre le jeu du *hoca* sous peine de mort, défense qui n'empêche pas qu'on le joue chez le roi. En une soirée, Mme de Montespan perd 400,000 pistoles, les regagne dans la même séance, et, de plus, 100,000 pistoles, dont la perte ruine le banquier. Autre trait de mœurs : les jeunes gens ne veulent plus danser.

Mais voici venir l'agiotage effréné, l'accaparement des denrées et marchandises par les plus grands seigneurs. On voit de près le fameux système de Law. On assiste à des incidents comiques, par exemple celui-ci : « L'histoire du cocher de M. Law est très-vraie; il a présenté deux autres cochers à son maître, et, celui-ci lui demandant s'ils étaient bons, il a répondu : « Ils sont si bons, » que celui que vous ne prendrez pas, je le » prends pour moi. » La spéculation, sous toutes ses formes, est devenue la pensée unique des hommes de tous les rangs. Des ducs et pairs, opérant en cette qualité, dépassent les juifs roturiers. Le duc d'Antin, beau-frère du régent, se fait marchand de draps; le maréchal d'Estrées et le duc de la Force se font épiciers en gros. Seulement ils opèrent dans le vide; ils spéculent sur le monopole, l'accaparement.

Madame ne dissimule pas ses antipathies; elle sait haïr; elle ne recule pas devant le mot juste, le mot trivial. Richelieu est pour elle un *drôle*, un *grand poltron*, un *petit crapaud;* pour elle, Mme de Maintenon est le *chiffon*, la *sorcière*, la *vieille*. Mais le plus aigre de son fiel est pour Louvois, qui a fait brûler le Palatinat. Elle déteste en lui le politique barbare et l'hypocrite persécuteur des protestants. « Telle qu'elle se montre à nous, dans sa vie et dans ses œuvres, dit M. H. Rigault, elle a droit au tribut d'une très-haute estime. De solides qualités, mêlées de petits travers, du courage, de l'esprit, un très-grand fonds d'honneur, une vertu respectée de la médisance même, ces titres sont assez rares, et Madame les a réunis. »

La première partie de la *Correspondance* de la duchesse d'Orléans avait paru en 1788, 1807 et 1823, sous les titres successifs de : *Fragments de lettres originales de Madame*, *Mélanges historiques et critiques*, et *Mémoires sur la cour de Louis XIV et la régence.*

Correspondance de Mme du Châtelet. Il y a presque toujours, dans la vie des grands hommes, une attrayante figure de femme que les biographes, attachés au personnage principal, ne nous rendent qu'imparfaitement. Ils la traitent un peu comme on traite les nations vaincues, c'est-à-dire que dans leur récit la personnalité de cette femme s'efface, disparaît, ou tout au moins se confond dans celle de l'homme qui l'a dominée. Ce qu'elle eut d'originalité, de grandeur, et quelquefois de génie, ne lui est point reconnu comme des qualités propres; on n'y voit qu'un reflet de l'esprit de l'homme célèbre qu'elle a aimé. C'eût été pourtant, même sans le prestige de la renommée de Voltaire, une femme vraiment supérieure par le cœur et par l'esprit, qu'Emilie-Gabrielle, marquise du Châtelet; et sa *Correspondance* le prouve amplement. C'est là que son âme se fait voir tout entière, ardente, dévouée, délicate, s'oubliant elle-même pour s'occuper constamment de Voltaire, de sa gloire, de ses intérêts, lui sacrifiant avec joie son temps, son esprit et sa fortune, jusqu'à ce que, le cœur froissé, elle essaye de retrouver l'amour qu'elle ne peut plus lui inspirer dans un autre cœur plus jeune, celui du poëte Saint-Lambert, tentative orageuse et vaine, dont elle mourut. Elle a mis tout son cœur dans ces deux sentiments. Menacé d'être arrêté, pour la publication de ses *Lettres philosophiques*, Voltaire s'enfuit en Hollande, au milieu de l'hiver. Mme du Châtelet écrit : « J'ai enfin reçu de la frontière des nouvelles de notre ami; il y est arrivé sans accident, et en bonne santé. Sa malheureuse santé soutient toujours mieux les voyages qu'on n'oserait l'espérer, parce qu'en voyage il travaille moins. Cependant, quand je regarde la terre couverte de neige, ce temps sombre et épais, quand je songe dans quel climat il va, et l'excessive délicatesse dont il est sur le froid, je suis prête à mourir de douleur. Je supporterais son absence, si je pouvais me rassurer sur sa santé. » Nous trouvons un billet adressé au comte d'Argental, quinze jours plus tard : « La tête me tourne de douleur et d'inquiétude, vous vous en apercevez bien à mes lettres. Je n'ai pas eu de nouvelles de notre ami; cependant je suis bien sûre qu'il m'a écrit. Il peut arriver tant d'accidents en chemin, sa santé est si mauvaise, que les choses les plus sinistres me passent par la tête, et que je suis prête à céder à mon désespoir. » Dans l'exil, Voltaire prépare une nouvelle édition de ses œuvres; nouveau sujet d'inquiétude pour la marquise : « Je vous ai mandé mes raisons, aussi bien que mes instances, pour qu'il fût d'une sagesse extrême dans cette nouvelle édition. Il faut à tout moment le sauver de lui-même, et j'emploie plus de politique pour le conduire que tout le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers. » Elle ajoute un peu plus loin : « Je l'aime mieux, heureux et libre en Hollande, que menant pour moi la vie d'un criminel dans son pays; j'aime mieux mourir de douleur, que de lui coûter une fausse démarche. Vous penserez que je deviens folle; on le serait à moins. Je suis un avare à qui on a arraché tout son bien, et qui craint à tout moment qu'on ne le jette dans la mer. » Une douleur suprême était réservée à cette âme si tendre; elle croit remarquer que l'affection de Voltaire se refroidit par l'absence : « Je suis très-mécontente de lui; je crains fort qu'il ne soit plus coupable envers moi qu'envers le ministère. Je suis bien plus à plaindre que je ne l'ai jamais été. Il est affreux d'avoir à me plaindre de lui; c'est un supplice que j'ignorais. S'il vous reste encore quelque pitié pour moi, écrivez-lui; il ne voudra point rougir à vos yeux. Je vous le demande à genoux. » Ces fragments suffisent pour initier le lecteur à ce qu'était l'amour de Mme du Châtelet pour Voltaire; quel dévouement! quelle préoccupation incessante de l'objet aimé! Elle tremble pour sa santé, pour son repos, pour sa réputation; elle songe même à satisfaire ses faiblesses littéraires; c'est bien là un cœur de femme, et de femme aimante. Plus occupée de la gloire de celui qu'elle aimait que de sa propre gloire, elle prend, la plume en main, la défense de Voltaire malade, pour le venger d'un libelle de l'abbé Desfontaines. Il faut voir avec quelle chaleur elle prend la défense de son ami, et comme elle s'indigne de la tiédeur de Thiriot, qui semble trahir ses intérêts. « Je viens de voir cet affreux libelle. Je suis au désespoir; je crains plus la sensibilité de notre ami que le public; car je suis persuadée que les cris de ce chien enragé ne peuvent nuire. J'ai empêché qu'il ne le vît. La fièvre ne l'a pas quitté aujourd'hui; il s'évanouit hier deux fois. Il est dans un grand affaiblissement, et je craindrais infiniment si, dans l'état où il se trouve, son âme éprouvait quelque secousse violente; il est sur cela d'une sensibilité extrême. Voilà de quoi le faire mourir. Il n'y a point de fraudes que je n'invente pour lui adoucir des nouvelles si affligeantes, et je n'ose me flatter d'y réussir toujours. Vous, mon cher ami, qui connaissez l'extrême sensibilité de mon cœur, vous devez concevoir tout ce que je souffre et l'état violent où je suis. Je ressens vivement ses injures et sa douleur. Si Thiriot n'est pas le plus malhonnête homme et le plus ingrat, il doit être outré de la façon dont on y parle de son amitié pour M. de Voltaire. »

Après dix années de durée, l'amour de Mme du Châtelet pour Voltaire était resté aussi tendre, aussi profond qu'aux premiers jours; mais lui n'était plus pour elle qu'un ami tiède, ne pouvant plus donner et ne pouvant plus inspirer que de l'amitié. Aussi, pendant cinq années, l'amour de la marquise passa par des altérations successives et se transforma aussi en amitié. Le vide s'était fait lentement dans son cœur; quand Saint-Lambert se montra, la place était libre. Il s'en empara par vanité; seule, Mme du Châtelet prit au sérieux cet amour; seule, elle en fut véritablement émue; elle aima avec l'ardeur désespérée d'une dernière passion. Cette ardeur éclate à chaque ligne de sa *Correspondance*. Tantôt c'est un court billet ne renfermant que ces mots : « Venez, je vous adore, je vous attends! » Tantôt ce sont de longues pages où sa passion éperdue cherche en vain à enflammer ce cœur plus qu'indifférent. « Toutes mes défiances de votre caractère, toutes mes résolutions contre l'amour n'ont pu me garantir de celui que vous m'avez inspiré. Je ne cherche plus à le combattre, j'en sens l'inutilité; le temps que j'ai passé avec vous à Nancy l'a augmenté à un point dont je suis étonnée moi-même; mais, loin de me le reprocher, je sens un plaisir extrême à vous aimer, et c'est le seul qui puisse adoucir votre absence. Je suis bien contente de vous quand nous sommes tête à tête, mais je ne le suis point de l'effet que vous a fait mon départ. Vous connaissez les goûts vifs, vous ne connaissez pas encore l'amour. » S'il ne le connaissait pas, ses effets ne lui étaient pas étrangers, et Mme du Châtelet devint grosse de son fait. Quelle tendre et douloureuse page elle lui écrit à ce sujet! « Vous me connaissez bien peu, vous rendez bien peu de justice aux empressements de mon cœur, si vous croyez que je puisse être deux jours sans avoir de vos lettres, quand il m'est permis de faire autrement. Quand je suis avec vous, je supporte mon état avec patience, je ne m'en aperçois souvent pas; mais, quand je vous ai perdu, je ne vois plus rien qu'en noir. J'ai encore été aujourd'hui à ma petite maison, à pied, et mon ventre est si terriblement tombé, que je ne serais point étonnée d'accoucher cette nuit. Je suis d'une affliction et d'un découragement qui m'effrayeraient, si je croyais aux pressentiments. Je finis, parce que je ne puis plus écrire. » Huit jours après, la malheureuse mourait, et Voltaire, dans l'excès de sa douleur, jetait ce reproche à la face de Saint-Lambert : « Ah! c'est vous qui me l'avez tuée. »

Le *Grand Dictionnaire*, qui doit replacer tout dans son vrai jour, a surtout insisté sur le côté sentimental de la correspondance de Mme du Châtelet, côté sous lequel elle était presque inconnue. Toujours représentée comme l'Égérie de Voltaire, le docteur, chez elle, avait fait tort à la femme, et les extraits que nous avons donnés de ses lettres prouvent que la femme méritait aussi d'être mise en relief. Dans ces extraits, on vient de le voir, c'est toujours le sentiment qui domine, et, dans la peinture de ce sentiment, son style reste constamment chaste. Une sensibilité délicate l'entraîne, et la contraint à la fois. Quant au style, il est ferme et simple, et parfois touchant, qualité bien rare chez un géomètre.

Correspondance générale, ou Recueil des lettres de Voltaire, formant une série de quinze à vingt volumes, selon les éditions. Cette correspondance, qui est encore loin d'être complète, peut être comparée au bulletin d'un général d'armée transmettant ses ordres, poussant ou retenant ses troupes, stimulant ses capitaines, dirigeant une pointe, levant un siége, faisant enfin la guerre de l'opinion, la conquête de l'esprit public. La correspondance est, en quelque sorte, la cavalerie légère de la massive encyclopédie. Ce corps aventureux tient encore tête à l'arrière-garde du champ de bataille; il est si brillant, si rapide, si hardi, qu'il déconcerte les mouvements de l'ennemi, cette école théocratique qui n'a rien de français, pas même la langue. La *Correspondance* de Voltaire embrasse une longue période (1715-1778), c'est-à-dire un espace de plus de soixante années. Obscur ou célèbre, jeune ou vieux, l'homme y paraît toujours le même. Sans songer qu'il travaille ainsi au meilleur et au plus grand de ses livres, Voltaire s'occupe dans ses lettres de ses ouvrages avec une activité infatigable, en riant le premier de l'importance qu'il y attache. On le voit tour à tour plaisantant sur les défauts de ses écrits, mais sérieusement passionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité; prodiguant les railleries à ses critiques, ou se livrant contre eux à sa colère, mais haïssant les oppresseurs et les fanatiques bien plus que ses ennemis; cherchant à ménager l'amour-propre des gens de lettres, faisant à la paix des sacrifices qu'on n'eût osé lui proposer; saisissant avec empressement l'occasion d'encourager le talent, de soulager la misère, de défendre l'opprimé; violent et bon, sensible et gai; unissant enfin une philosophie profonde à quelques petitesses qu'il tenait plus de son temps que de lui-même. Ces lettres admirables, où il montre à ses amis ses faiblesses, ses mouvements d'humeur, ses projets de vengeance comme sa bienfaisance et sa sensibilité, ses terreurs comme son courage; ces lettres sont la meilleure réponse qu'on puisse opposer à ses intraitables ennemis. Cette *Correspondance* n'est pas une confession préparée, une apologie orgueilleuse, écrite pour le public, où l'auteur se présente comme il veut être vu, et sous un jour favorable : c'est l'homme même qui se laisse voir ici tel qu'il fut dans tous les moments de sa vie, sans chercher à se montrer ou à se cacher. « Ces lettres prouvent, dit un de ses éditeurs, que si la philosophie de ses ouvrages a suivi, dans sa hardiesse, les progrès de la liberté de penser, celle de son esprit fut toujours la même; que la crainte de se compromettre lui fit commettre quelques fautes, mais ne suspendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la superstition. C'était son grand objet, celui vers lequel il dirigeait tous ses travaux, auquel il faisait servir le succès des ouvrages qui y paraissaient le plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle, de la faire jouer, d'en assurer la réussite; mais d'autres lettres apprennent que cette réussite lui semble nécessaire pour échapper à la persécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître. »

La *Correspondance* montre Voltaire en flagrant délit de mensonge... Ce n'est pas ici le lieu de justifier le grand écrivain. Voltaire ne mettait son nom à aucun de ses ouvrages, ce qui lui permettait de les nier s'ils réussissaient mal ou s'ils risquaient de le compromettre... Le chevalier de Labarre ne subit-il pas un atroce supplice pour crime de blasphème? Ces dénégations, si amusantes d'ailleurs, que l'on oppose à l'honorabilité de Voltaire, ne sont que des ruses de guerre, propres à dérouter la police, à tromper les adversaires, à éperonner la curiosité et la sympathie du public; et le public, charmé de deviner l'auteur de tant de livres, désavoués à la barbe du parlement, de la police et du clergé, devenait le complice de Voltaire, roi de l'opinion. Est-ce là une duplicité ignominieuse? Combien de réputations pourraient résister à la publication d'une correspondance intime?

Les lettres de Voltaire sont adressées à des correspondants de toute condition; les noms qui se rencontrent le plus fréquemment sont ceux du marquis d'Argent, du comte d'Argental, de M. Berger, de la présidente de Bernières, de Cideville, de M. de Formont, de l'abbé Moussinot, de Thiriot, de la marquise du Deffant, de Mlle Quinault, de d'Alembert, du chevalier de Florian, de La Harpe, de l'abbé Morellet, du maréchal duc de Richelieu, de Mme de Saint-Julien, du comte de Tressan, du ministre Turgot, de M. Vaines, premier commis des finances, etc. On remarque encore, entre autres correspondants : Frédéric, roi de Prusse; Catherine, impératrice de Russie; le cardinal Alberoni, Brossette, l'abbé de Chaulieu, La Condamine, l'abbé Desfontaines, Mlle Gaussin, Maupertuis, J.-B. Rousseau, le savant Bailly, Condorcet, Diderot, François de Neufchâteau, Lalande, Lekain, le prince de Ligne, Malesherbes, le libraire Panckoucke, Parmentier, le maréchal de Schomberg, l'abbé Spallanzani, le marquis de Villette.

Toutes les lettres de Voltaire ne sont pas des merveilles. On regrette d'y rencontrer sans cesse, dans celles qui sont adressées à d'Argental, les formules de son *culte d'hyperdulie* pour les *divins anges*. A part cela, il n'y a pas une phrase à retrancher, pas plus que dans ses autres écrits en prose, comme il s'en vantait d'ailleurs hautement. Voltaire tient le sceptre du genre épistolaire : aisance, grâce, finesse, esprit malin ou facétieux, style rapide, délicat sur les convenances, intelligence vive et prompte, extrême variété de ton, d'accent, d'allure, de tours, telles sont les qualités de ce correspondant universel, qui n'oublie pas de demander à l'abbé Moussinot des écrans, des lunettes et des pinces à épiler, mais dans le langage familier d'un simple mortel.

Sa *Correspondance* le lave du reproche d'avoir rançonné les libraires; elle prouve qu'il avait renoncé à tirer parti de ses livres et de ses pièces de théâtre, et que, s'il demandait parfois une rétribution, le produit en était réservé comme présent à un ami ou à un protégé.

M. Saint-Marc Girardin a mis une préface au *Recueil des lettres* inédites, publié en 1859 par M. de Cayrol et M. François. Le critique y prend la défense de Voltaire, tel que le signale sa correspondance. Il admire « ce génie vif et souple, cette raison à la fois ardente et juste, cette activité merveilleuse qui faisaient sa force. » Il évoque « ce génie applicable et appliqué à tout avec succès et avec grâce. Le don de réussir et de faire servir l'agrément de l'esprit aux plus sérieux desseins de la raison humaine, il l'a eu jusqu'à la fin de sa vie et l'a aussi dès le commencement. » Voltaire est bienfaisant, généreux, sensible, compatissant, passionné pour le bien, indigné contre le mal et l'oppression. Il a même le sentiment de la nature, qu'il exprime avec vérité. Voltaire pouvait-il faire plus? « Il n'est pas toujours permis aux hommes de parti, dit M. Saint-Marc Girardin, et surtout aux chefs de parti, de se livrer à leurs bons sentiments; le soin des circonstances et des personnes les maîtrise; ils font tous plus ou moins comme Agamemnon, qui, pour rester chef de la Grèce, sacrifia sa fille Iphigénie. Voltaire a bien fait aussi quelques sacrifices à son parti; il a souvent loué des sots qui prenaient la cocarde de la philosophie, et cela devait coûter à son goût et à sa malice naturelle. Mais il n'a jamais sacrifié les bonnes et grandes opinions, même à la faveur des salons et du public. » En maniant l'arme du ridicule, Voltaire mettait son esprit au service d'une idée; beaucoup de sérieux se cache sous sa légèreté apparente. Jamais il ne se décourage : « J'espère, dit-il, qu'un jour je ferai aimer la vérité (1756). » Quelques années après, il écrit : « La révolution s'opère insensiblement dans les esprits, malgré les cris du fanatisme. La lumière vient par cent trous qu'il sera impossible de boucher (1768). » Il se rend ce témoignage dix ans avant sa mort : « Je mourrai avec les trois vertus théologales qui font ma consolation : la foi que j'ai à la raison humaine, laquelle commence à se développer dans le monde; l'espérance que des ministres hardis et sages détruiront enfin des usages aussi ridicules que dangereux, et la charité, qui me fait gémir sur mon prochain, plaindre ses chaînes et souhaiter sa délivrance. » Quand il la vit arriver, il dit : « Nous voilà dans le siècle d'or jusqu'au cou (1776). Il est temps de songer à vivre. »

Voltaire a l'habileté de séduire les rois, les ministres, les grands, les femmes du monde; il les choie, les caresse, les endort, les enlève, les convertit : Frédéric (quand ils sont bien ensemble) est Marc-Aurèle, le Salomon, l'Alexandre du Nord; Catherine, la Sémiramis du Nord; Richelieu, héros de coulisses et général d'armée, est Pollion ou Mon héros; Fleury,

> Le vieillard vénérable à qui les destinées
> Ont donné de Nestor les heureuses années;

Choiseul, Barmécide; Turgot, Sully; Maupeou, Minos; Mme de Saint-Julien, papillon philosophe; Mme de Rochefort, Mme Dix-Huit ans, puis Mme Dix-Neuf ans, sans plus. Tous ces éloges sont des moyens de conquête. Voltaire crée l'opinion, et se donne pour complices les souverains de l'Europe.

M. Bersot avoue ses préférences, parmi toutes les œuvres de Voltaire, pour cette immortelle *Correspondance*, dont la lecture ne lasse jamais. « Pour ceux, dit-il, qui cherchent un intérêt dramatique, voici une guerre de soixante ans, conduite avec un courage et une tactique merveilleuse par un général admirable, demeuré vainqueur. Si, outre la tactique, ils s'intéressent à l'objet de la guerre, l'objet est assez grand : c'est la guerre de la tolérance et de l'humanité. Pour ceux qui recherchent l'histoire, voici un homme qui a vécu près d'un siècle, a assisté à tous les événements importants, les a notés et caractérisés au passage. Pour ceux qui recherchent l'art, il est ici prodigieux. » Tout ce que l'on admire dans les poésies et dans les pamphlets de Voltaire « se retrouve dans les lettres avec une inépuisable abondance : vers faciles, railleries charmantes à propos de tous les personnages et de tous les événements qui ont passé, dans ce siècle agité, devant cet esprit curieux. Faites plus, retranchez de la *Correspondance* de Voltaire ces agréments, elle sera encore la correspondance qu'on lit sans pouvoir la quitter, qu'on n'a pas égalée et qu'on n'égalera pas; l'art qu'elle renferme sera entier. Ce qu'il peut se succéder, pendant plus de soixante ans, d'amours, de haines, de plaisirs, de douleurs, de colères, dans une âme singulièrement impressionnable et mobile, est exprimé là au vif, comme sur la figure d'un enfant, chaque sentiment entier occupant toute l'âme, comme s'il devait durer éternellement, puis effacé tout à coup par un autre, qui fera le même effet et durera autant; variété inépuisable des sujets qui passent sous cette plume légère; séductions d'un esprit enchanteur qui veut plaire et invente pour plaire les tours les plus délicats, toujours aimable, toujours nouveau. Tout cela forme un des spectacles les plus attrayants qu'on puisse avoir en ce monde. Et la grâce plus sévère est aussi là : elle est dans le bon sens perpétuel de cette ferme raison et dans le dévouement du noble cœur qui, au lieu de se rassasier de sa propre gloire, se tourmentait pour toutes les injustices de cet univers et trouvait, pour exprimer son tourment, une éloquence meilleure encore que l'esprit. »

Si la pensée du critique ou de l'historien moderne veut apercevoir le fil qui relie tous les anneaux de cette chaîne, entre lesquels tout un siècle est enserré, on vient à reconnaître que la correspondance a pour caractère et pour unité ce qui fut le caractère et l'unité de la vie même de Voltaire : l'amour de l'humanité.

Voltaire a écrit un nombre incalculable de lettres. Il les écrivait à l'aventure, sans soin, sans prétention, sans souci du jugement de la postérité. Cette *Correspondance* livre Voltaire tout entier, dépouillé de l'homme extérieur, aussi redouté des uns qu'il était admiré des autres. C'est dans les lettres intimes, familières, qu'il faut l'étudier, le surprendre, le saisir; les lettres de convenance, adressées à certains personnages, par exemple, au roi de Prusse, dissimulent encore le vrai Voltaire, si divers de lui-même et si multiple! Cette vaste *Correspondance*, qui excite un sentiment de surprise, entre au moins pour un tiers dans l'œuvre totale de Voltaire. La lecture si attrayante de ces lettres augmente la réputation d'esprit de l'écrivain, mais elle diminue sa considération morale auprès des rigoristes qui ne veulent pas se rendre compte des circonstances, et faire la part d'une situation exceptionnelle.

Voltaire ne datait parfois ses lettres que du nom du mois ou du jour de la semaine; quelquefois il ne mettait en tête que le nom de la ville qu'il habitait. Il lui est arrivé, en les datant par quantième, de se servir d'almanachs des années précédentes. L'empressement que l'on mettait à se procurer tout ce qui sortait de la plume de Voltaire faisait recueillir des copies infidèles et jusqu'à des fragments de ses lettres. En passant de main en main, les altérations ont dû se multiplier, et il est arrivé de réunir comme étant une seule lettre plusieurs billets ou fragments de lettres. Voltaire ne se piquait pas d'écrire correctement les noms propres. De là des difficultés qui ont donné quelque peine aux éditeurs.

Les éditeurs de Kehl avaient divisé les lettres de Voltaire en sept sections : 1° lettres en vers et en prose; 2° correspondance avec Frédéric; 3° avec les princes de Prusse; 4° avec l'impératrice Catherine; 5° avec divers souverains; 6° avec d'Alembert; 7° correspondance générale. M. Beuchot a rejeté la classification méthodique, pour établir une seule série par ordre chronologique. On s'accorde généralement à blâmer cette dernière disposition.

Grâce aux recherches successives des éditeurs de Kehl, de M. Clogenson, de M. Beuchot, de M. de Cayrol, qui ont publié et annoté les lettres connues déjà et les lettres inédites de Voltaire, on possède environ vingt-deux volumes de correspondance. Ce nombre serait certainement doublé, si toutes les lettres absentes se retrouvaient un jour. M. de Cayrol a recueilli, pendant vingt ans, plus de 1,200 lettres entièrement inédites; ce succès permet d'espérer un nouveau regain. Le nombre total des lettres publiées s'élève à 7,473. Ajoutons que plusieurs villes d'Italie possèdent un grand nombre de lettres inédites de Voltaire. La bibliothèque de Mantoue devrait à ce titre être visitée, car elle renferme nombre de lettres qui méritent d'être publiées. Plusieurs, entre autres, que nous avons eues entre les mains, sont adressées à Frédéric.

Correspondance complète de la marquise du Deffant avec ses amis, classée et annotée par M. de Lescure (1865). Singulière femme que cette marquise qui vit entourée de gens de lettres, qui se dit l'amie dévouée de Voltaire, et qui, à près de soixante-dix ans, se met à aimer Walpole, comme pour prouver qu'elle avait du cœur. « On la croit sèche, dit M. Sainte-Beuve, et pourtant elle ne l'était pas. » Il est difficile, en parcourant cette correspondance, de partager l'avis du célèbre critique. Sans doute l'esprit abonde, les traits piquants se montrent en maints endroits, mais avec eux aussi la sécheresse et l'égoïsme le plus complet. Dans toutes ces pages, il n'y a pas une ligne vraiment émue. Souvent on remarque une mauvaise foi singulière. Mme du Deffant supplie Voltaire de lui confier le manuscrit des *Lois de Minos.* La pièce entendue, elle s'empresse d'écrire une lettre d'éloges : « En vérité, mon cher Voltaire, vous n'avez que trente ans. » Mais, le même jour, elle écrit à Walpole : « Hier au soir, j'eus assez de monde à souper; Lekain, à la prière de Voltaire, vint nous faire la lecture des *Lois de Minos.* Ah! je fus bien confirmée que la vieillesse ne fait que des efforts impuissants; le temps de produire est passé; il ne faut plus penser à augmenter sa réputation, et, pour ne la point diminuer, il ne faut plus faire parler de soi. On ne peut refuser à Voltaire la curiosité de le lire; tant pis pour lui s'il s'expose à la critique! Son exemple doit servir de leçon, non-seulement aux gens de talent, mais à tout le monde en général. On ne doit plus dans la vieillesse prétendre à aucun applaudissement; il faut consentir à l'oubli, et ce consentement qu'on y donne de bonne grâce peut du moins mettre à l'abri du mépris. » On pardonnerait à la rigueur à Mme du Deffant cette lettre, mais que dire de ces lignes écrites le 31 mai 1778 : « Vraiment, j'oubliais un fait important : c'est que Voltaire est mort; on ne sait ni l'heure ni le jour; il y en a qui disent que ce fut hier, d'autres avant-hier. L'obscurité qu'il y a sur cet événement vient, à ce qu'on dit, que l'on ne sait ce qu'on fera de son corps. Le curé de Saint-Sulpice ne veut point le recevoir. L'enverra-t-on à Ferney? Il est excommunié par l'évêque dans le diocèse duquel est Ferney. Il est mort d'un excès d'opium qu'il a pris pour calmer les douleurs de sa strangurie, et j'ajouterai d'un excès de gloire qui a trop secoué sa faible machine. » M. Lavoix apprécie en deux mots cette étrange épître : « C'est tout sur la mort de Voltaire, sur cet ami de cinquante années? C'est tout : un fait de quelques lignes, froid, glacial, comme l'indifférence. Un mot me revient en mémoire; il est d'un médecin, ami de Thomas : « J'avais un ami, je le soignai; il » mourut, je le disséquai. » C'est que, pour Mme du Deffant, Voltaire était la gloire de son salon; c'était chez elle qu'arrivaient secrètement les livres, les brochures interdites par la police. Aussi adressait-elle au glorieux vieillard toutes ses cajoleries de femme; mais, dès qu'il meurt, elle oublie tous les services rendus, et ne trouve ni un regret ni une larme. M. Lavoix juge ainsi cette correspondance : « La duchesse de Choiseul, qui avait aimé et choyé ce vieil enfant, qui l'appelait sa grand'maman, a dit d'elle : « Les lettres de Mme du Deffant ont pour elles le charme du naturel, les expressions les plus heureuses, et la profondeur du sentiment dans l'ennui. Pauvre femme! elle m'en fait encore pitié. » Pitié! c'est le sentiment que nous inspire cette *Correspondance* où, malgré le prodigieux esprit de Mme du Deffant, l'ennui qui tue son cœur se dégage parfois du livre et arrive jusqu'à nous. Son jugement est à la merci de sa raison, toujours inquiète. Il n'y a chez elle aucune sérénité, aucun repos, et, pour mieux dire, aucun sourire. Cœur froid, esprit ardent. »

La *Correspondance* de Mme du Deffant s'est trouvée complétée, en 1859, avant le travail de M. de Lescure, par deux volumes de lettres adressées au duc et à la duchesse de Choiseul, volumes publiés par M. de Sainte-Aulaire. « Elle se montre à nous, dit M. Sainte-Beuve, telle qu'elle est, sans chercher à s'embellir; elle se rend justice, ou même elle se fait tort plutôt que de se flatter. Toujours en doute et en défiance d'être aimée, elle a le désir de l'être. Dans un âge si avancé, elle a conservé ardente, comme au premier jour, *la soif de bonheur*, et elle ne sait aucun moyen de se désaltérer. » Nous avons dit plus haut qu'il faut rabattre quelque peu des éloges de M. Sainte-Beuve. En 1809, on avait publié deux volumes de la *Correspondance* de Mme du Deffant avec d'Alembert, Montesquieu, le président Hénault; mais c'est plutôt un recueil des lettres adressées à l'illustre dame par ses amis. Le supplément, mis au jour par M. de Sainte-Aulaire, contient également des lettres des Choiseul et de l'abbé Barthélemy.

Correspondance de Frédéric II, roi de Prusse. Jusqu'à ces derniers temps, on ne connaissait bien de Frédéric II que le militaire et l'homme d'Etat; une foule d'anecdotes, d'origine suspecte, et des libelles diffamatoires, publiés de son vivant, avaient gravement altéré la physionomie de l'homme privé. Désormais, le personnage historique reprend possession de sa vraie figure, de son caractère propre. Depuis 1846, on réunit à Berlin, et on imprime, dans une édition monumentale, tous les écrits du grand Frédéric. Ses lettres, formant plusieurs volumes, révèlent en lui précisément les qualités et les défauts qui paraissaient ne point lui appartenir. Le roi de Prusse avait d'autres correspondants que les monarques ses frères. Encore prince royal, en 1736, à l'âge de vingt-quatre ans, il entre en relations épistolaires avec le véritable roi de l'époque, Voltaire, alors à Cirey. Sa première lettre est presque une déclaration passionnée; elle respire l'admiration, l'enthousiasme. Le jeune prince a le culte de l'esprit, un sentiment littéraire plus vif que correct, qui s'exalte en s'adressant au plus glorieux représentant de l'esprit français. Frédéric se déclare le disciple de Voltaire, et Voltaire, charmé, traite déjà Frédéric en grand homme. Mais le héros futur se juge, pour le moment, selon sa valeur réelle. Ses gaucheries d'écrivain novice et quelques fadeurs dans le goût du temps s'atténuent peu à peu. Il se forme à vue d'œil : le Goth se reconnaît tout au plus à certains solécismes; mais ses vers sont toujours mauvais. Il le sait, et il ne veut pas se guérir de la métromanie, lui qui s'est guéri de la faiblesse d'aimer les jeunes filles, ingrates ou infidèles aux princes comme aux simples Lindor. Bien que Frédéric ait peu de goût pour la littérature allemande, il en annonce les beaux jours pour une saison prochaine : Gœthe et Schiller sont prédits. Après la brouille avec Voltaire, la *Correspondance* change de ton et d'accent. Le roi de Prusse n'a plus d'illusion sur l'idole, mais son amitié survit. Il dit des vérités, on les lui renvoie; des deux parts, on les tolère. Frédéric a de l'esprit en face de Voltaire, et c'est le dilettantisme littéraire qui lui fait oublier les torts du *patriarche.* Les lettres à d'Alembert accusent une autre nuance de caractère : l'amitié a la solidité d'une estime raisonnée; on s'entretient de philosophie. Dès sa jeunesse, Frédéric, toujours entraîné par le culte du beau et du vrai, avait voué une amitié tendre, enthousiaste, idéale, à M. de Suhm, envoyé de Saxe en Prusse, et l'initiateur du